

Éloge de Paul GUINET (1915-2012)

René MORNEX *



Il y a quatre-vingt-dix-huit ans, pratiquement jour pour jour, Paul Guinet naissait à Lyon, dans une famille catholique un peu maurassienne.

Sa prime jeunesse fut marquée par la guerre. Ses parents s'étaient mariés la veille de la mobilisation et son père sera absent pendant quatre ans, notamment pour combattre à Verdun. C'était un homme d'une foi profonde, doux et souriant, un huissier humaniste, très pudique dans l'expression de ses sentiments.

Le personnage qui a marqué la prime jeunesse de Paul était son grand-père maternel. Expert-comptable de grande notoriété. Il marquait une préférence forte pour celui qui était le premier de ses dix-sept petits-enfants. C'est ainsi qu'il l'a emmené en voyage à Paris, à Milan et il lui a permis d'acquérir les premiers éléments de sa bibliothèque. Il lui a aussi transmis son caractère provocateur et narquois.

La passion des livres est ainsi apparue très tôt chez Paul Guinet. Cela était relativement logique puisque sa formation primaire et secondaire avait été, comme celle de tout élève des maristes, dominée par la culture gréco-latine. Ce sont eux aussi qui lui ont inculqué une tendance ascétique dans la vie quotidienne ainsi que le refus du « laisser-aller ».

Progressivement, la famille s'est agrandie et sept enfants se sont groupés sous l'autorité quasiment unique de la mère, seule destinataire des messages épistolaires.

* Membre de l'Académie nationale de médecine ; e-mail : rene.mornex@chu-lyon.fr

Elle était obligée à une certaine fermeté ce qui faisait l'admiration de son fils aîné. Celui-ci était taciturne et cependant très proche de sa première sœur. Paul était considéré par les siens comme le spécialiste des réparties un peu acides. Par contre ses réussites scolaires faisaient l'admiration de sa famille au point qu'en 1936, une lettre de son père mentionnait les notes excellentes qu'il avait obtenues aux premières épreuves de l'Internat !

En effet, le cursus médical de Paul Guinet a été simple et brillant. On peut souligner l'investissement qu'il y a apporté. Lorsqu'il s'est inscrit au PCB, conscient des lacunes qu'il avait en chimie, physique et biologie, il avait consacré son été à travailler l'ensemble du programme.

Ses années de médecine et d'externat lui ont permis de fréquenter des patrons dont le nom n'a pas tout à fait disparu de la mémoire (Paul Savy, André Devic, Joseph Chalier).

La réussite à l'Internat, en 1936, 7^e/24, marque un virage important dans sa vie. Il prend la décision de résilier son sursis militaire, devient médecin auxiliaire et est affecté à un régiment de Tirailleurs marocains. À son arrivée en Afrique, l'autorité militaire propose à ce tout jeune interne des Hôpitaux de Lyon une affectation dans un hôpital de Casablanca. Il refuse énergiquement et demande un poste dans l'Atlas au Sud. Ces régions que nous visitons tous avec plaisir venaient d'être, depuis deux ans seulement, pacifiées. C'est dire que son choix n'augurait pas une promenade de santé.

Effectivement, pendant vingt mois au cours de trois affectations successives, il va être plongé, seul européen, dans un peloton de tirailleurs indigènes. Son goût pour l'étrange y trouvera de multiples satisfactions en observant la vie quotidienne de ces soldats. Il en profita pour apprendre un peu la langue arabe. Surtout, ce séjour solitaire, pratiquement dans un désert social, constitua une expérience spirituelle quasiment mystique.

Il en conçut un grand attachement pour cette civilisation et un goût poussé pour son histoire. Au retour, et tout au long de sa vie, il pensa et écrivit sur l'Islam. Nous sommes nombreux à avoir en mémoire une conférence éblouissante d'érudition sur le chiisme.

Le 10 novembre 1938, tout change. Il rentre en France et reprend son internat chez Marcel Levrat puis choisit le service de Roger Froment. Ce fut pour lui un choc de découvrir l'intelligence du jeune cardiologue à la carrière fulgurante. Il en parlait encore avec émotion soixante-dix ans plus tard.

Malheureusement, la guerre à nouveau vient bouleverser sa vie et le replonger dans les obligations militaires. En outre, les deuils frappent la famille avec la mort d'une sœur et la disparition brutale de deux frères dont Marc, agrégatif de philosophie, lieutenant dans les Tabors marocains, tué au Monte Cassino. Il ne parlait que rarement et avec des réserves de toute cette période.

Malgré tout cela, l'internat reprend en novembre 1940 avec un stage chez le professeur Paupert-Ravault qui échappe à sa pondération légendaire pour lui décerner une appréciation dithyrambique. L'internat se termine chez Frédéric Paliard, l'exceptionnel clinicien qui a formé trente générations de médecins des Hôpitaux de Lyon.

C'est pendant l'internat qu'il va nouer des amitiés profondes avec René Guillet, Louis Roche et la plus marquante celle de Paul Maillet, futur membre apprécié de notre compagnie ainsi que Pierre Magnin. Il y eut aussi Marcel Gignoux et bien d'autres et à chacun d'eux, il a été fidèle, les accompagnant jusqu'à leur ultime souffle. Cette fidélité était aussi une caractéristique de son comportement familial. En effet, s'il était peu disert dans les réunions familiales et même un peu piquant dans ses remarques aux uns et aux autres, dès que la maladie avait frappé, il était présent et efficace.

Par tradition à Lyon, les internes en médecine qui envisageaient une carrière hospitalière fréquentaient le laboratoire d'anatomie pathologique. Celui-ci était dirigé par Joseph Martin, dit « Bob », élève de Pierre Masson, anatomopathologiste de renommée internationale.

À cette époque, la chirurgie lyonnaise, sous l'impulsion de Léon Bérard et en raison de l'importance régionale de la goitrigénèse, avait un très gros recrutement de pathologie thyroïdienne. Donc, le Professeur Martin lui confie un sujet de travail. Sa thèse *Histologie du corps thyroïde dans la maladie de Basedow et le goitre toxique*, fondée sur l'étude de quatre cent dix pièces opératoires confrontées avec les observations cliniques correspondantes, est d'une très grande qualité.

Ce travail amorça un engagement dans l'étude du cancer de la thyroïde dont découle une série de publications signées avec Marcel Dargent.

Mais, à trente ans, le temps est venu pour lui d'envisager la poursuite d'une carrière avec une perspective à long terme.

Après une tentative d'expatriation au Liban, il choisit de poursuivre le cursus du médecin des Hôpitaux de Lyon.

Roger Froment lui conseille, dans la droite ligne de ses travaux anatomo-cliniques de choisir l'Endocrinologie car cette discipline n'existait pas à Lyon et dans chaque spécialité, il y avait déjà des candidats plus âgés que lui.

Pour l'aider, il fallait trouver un environnement qui lui permettrait de progresser.

Roger Froment avait conservé dans les suites de l'agrégation où ils avaient été tous deux brillamment reçus, des liens avec Jacques Decourt. C'est donc muni d'une lettre du cardiologue que Paul Guinet pénètre à l'Hôpital de la Pitié où se constituait un véritable Institut endocrinologique sous l'autorité de Jacques Decourt et de Gilbert Dreyfus. C'est donc un foyer d'intelligence et de culture qui accueille ce jeune lyonnais parfaitement en phase avec ses grands aînés.

Paul Guinet, ayant fixé ses objectifs, se trouve confronté à de nombreux obstacles à franchir.

Il est heureux d'être reçu comme chef de clinique par le Professeur Ravault chez lequel il restera jusqu'en 1948. Son mariage en 1946 sera suivi de la naissance de Corinne puis de Philippe. Par contre, cette période faste comporte des zones sombres : rappel sous les drapeaux de mars à octobre 1945 et ennuis de santé qui l'éloigneront quelques mois en 1946.

Ce n'est donc qu'à partir de 1947 que Paul Guinet peut mener de front quatre chantiers.

La préparation intense du médicament lui permettra de doubler des candidats plus âgés que lui grâce à des épreuves cliniques flamboyantes et d'être nommé médecin des Hôpitaux en 1949.

L'assimilation théorique de l'endocrinologie se fait à travers la littérature américaine qu'il lisait facilement. L'approche clinique bénéficie de ses voyages fréquents à l'Hôpital de la Pitié où il retrouve Jacques Decourt et Gilbert Dreyfus, maîtres devenus des amis, heureux d'avoir en face d'eux un jouteur verbal à leur mesure.

Enfin, pour préparer le recrutement de malades qui lui permettront de faire avancer un certain nombre de projets de recherche clinique, il ouvre, en septembre 1947 son cabinet dans l'appartement de ses parents, rue Vaubecour. Pour les vrais Lyonnais, habiter rue Vaubecour est tout un poème. Le splendide salon d'apparat, qui l'aura imprégné du goût des belles choses, goût qu'il va cultiver tout au long de sa vie, sert de salle d'attente à un flot de malades, recrutement qui sera essentiel pour la suite de son travail scientifique.

Restait l'implantation hospitalière. En 1948, il avait ouvert une consultation de la spécialité dans le service de Roger Froment et c'est là que, jeune externe, je l'ai rencontré pour la première fois.

En 1951, le hasard fait qu'une épidémie de grippe oblige l'administration hospitalière à ouvrir un service temporaire, à l'Hôpital de l'Antiquaille. Un service d'Urologie était peu occupé. Une salle fut donc accordée à Paul Guinet ainsi qu'une infirmière, Mademoiselle Tardy qui deviendra Madame Blanchard et qui l'accompagnera jusqu'à sa retraite. L'épidémie terminée, ces locaux lui permirent d'hospitaliser tous les malades de la discipline qui nécessitaient une exploration complémentaire. En 1952, je choisis ce service et je serai son premier élève.

En l'espace de cinq ans, Paul Guinet avait créé *de novo* une École d'Endocrinologie, hors Paris.

En reconstituant cette histoire, je reste stupéfait par cette trajectoire qui a nécessité une ténacité et une résistance exceptionnelles pour surmonter les traumatismes de la vie sociale (guerre et maladie). À ces deux qualités, j'ajoute l'intelligence et la mémoire pour assimiler une discipline, relativement nouvelle pour lui, dans un temps aussi bref et sans bénéficier d'un guide expérimenté proche de lui (avoir un bon patron reste une chose utile !). Il ne revenait jamais sur ces difficultés car la pudeur était un de ses traits de caractère fondamentaux. De fait, aucun membre de

son entourage, pendant les années suivantes, n'a été réellement conscient de l'ampleur de l'effort.

Ce seront d'autres qualités qui feront notre admiration : le développement d'une recherche clinique compétitive et d'un enseignement de haut niveau.

Le premier travail original de Paul Guinet découle de son expérience en histopathologie. Continuant à fréquenter le laboratoire d'anatomie pathologique, il était devenu peu à peu l'expert de la thyroïde. En une période de temps très courte, il voit affluer des pièces chirurgicales en nombre croissant, caractérisées par l'hyperplasie des cellules thyroïdiennes mais sans les îlots lymphoïdes caractéristiques de la maladie de Basedow. Il remonte au dossier clinique, constate que ce sont des malades chez lesquels l'hyperthyroïdie n'était pas prouvée et qui pourtant avaient reçu un traitement anti thyroïdien. Max Aron avait identifié une hormone hypophysaire thyroïdienne et, à Genève, Kitty Pons avait montré l'effet hyperplasiant de ces extraits. Il pouvait donc publier sur cette entité du goitre parenchymateux hyperplasique sans trouble sécrétoire. Il venait en même temps de conforter la doctrine qu'il imposera définitivement à ses élèves : à côté d'une clinique très affinée, il faut s'appuyer sur les moyens complémentaires issus d'une discipline fondamentale dont il leur laissait le choix.

Il s'appuie sur un laboratoire de biologie de ville auquel il demande de s'équiper pour adapter les méthodes qui venaient d'être décrites aux USA : dosage des stéroïdes urinaires et de l'hormone gonadotrope hypophysaire (FSH). Ce dosage lui permet de faire rentrer dans la clinique quotidienne la réflexion physiopathologique issue du concept de rétrocontrôle et d'identifier, notamment devant des troubles génitaux, le niveau du désordre, central ou périphérique. Il peut ainsi estampiller les insuffisances gonadotropes ante hypophysaires, notamment celles du post-partum et établir des liens amicaux avec le Pr. Sheehan.

En 1959, c'est la collaboration d'André Revol qui va lui permettre d'affiner la conception des pathologies cortico surrénaliennes. Plusieurs publications analyseront la biochimie des tumeurs dont les voies de synthèse totalement déviées entraînent un virilisme chez la femme et une gynécomastie chez l'homme.

Pour compléter l'exploration de la pathologie thyroïdienne, il se rapproche de Michel Berger qui venait d'arriver à Lyon pour y créer la médecine nucléaire. Assez vite, à l'image de Gilbert Dreyfus, il implante dans le service de l'Antiquaille une antenne animée par Jean Olivier Peyrin et Jean Brière avec lesquels il signera de nombreuses publications.

Plus tard, Colette Laurent le rejoint avec ses compétences en cytogénétique, ce qui lui permet de décrypter toute une série de situations complexes de manifestations intersexuelles et ainsi de collaborer étroitement avec Jacques Decourt pour rédiger en 1962 une monographie sur les États Intersexuels. Allant plus loin, il réalise une analyse extrêmement fouillée de la classification des dysgénésies et des pathologies comportant une anomalie du sinus urogénital. Cette publication marque une étape dans la conception de ces maladies.

Toutes ces publications originales sont faites à partir de cas cliniques puisés dans le recrutement privé et hospitalier considérable qu'il avait constitué.

J'ai volontairement schématisé ces travaux qui ont marqué la discipline et lui ont permis d'animer de nombreux colloques nationaux et internationaux. Son seul handicap était, malgré ses efforts, son inaptitude à l'apprentissage des langues étrangères, ce qui, hélas, a nui significativement à son rayonnement international.

C'est à l'Antiquaille que, dans des conditions matérielles d'un autre siècle, ces recherches ont été conduites avec succès. Permettez-moi une digression sur cet hôpital singulier dans le cadre des HCL. En effet, situé sur les pentes de Fourvière dans un ancien couvent, disposant d'une vue exceptionnelle sur la ville, totalement inadapté à la médecine, même celle de 1950, cet hôpital a la particularité d'avoir abrité, au XIX^e siècle de nombreuses et importantes créations médicales. Ainsi en fut-il de la dermatologie vénérologie, de la psychiatrie, de la neurologie et cela s'est poursuivi après les années 50 avec la venue de Louis Paufigue et secondairement de Jules Traeger, créateur entre autres de la transplantation lyonnaise. Dans cet hôpital, dans des locaux à peine améliorés, il accomplit, jusqu'en 1982, son rôle de Chef d'École.

Sa carrière universitaire a été relativement simple, d'autant plus que ses qualités pédagogiques étaient éblouissantes. Agrégé en 1955, on crée pour lui une Chaire de Clinique Endocrinologique, la deuxième en France après celle de Jacques Decourt.

La clarté de son esprit analytique, associée à une mémoire excellente, lui permettait de tenir en haleine, sans note, des amphithéâtres bondés avec parfois, assis dans les escaliers, de vieux candidats au Médicat qui venaient chercher la bonne parole.

Dès 1965, avec Jacques Decourt, Jean Vague et Jacques Mirouze, il participe à la mise sur pied d'un enseignement académique de la discipline qui en trois ans débouche sur une qualification. À Lyon, il s'engage totalement dans cette démarche.

Au lit du malade, l'enseignement était le même, sans temps perdu, sans discussion ésotérique. La stratégie diagnostique se déroulait logiquement. Il ne fallait pas dire « j'ai l'impression » mais « je suis sûr », ou se taire ! Toute question qui pouvait être traitée rapidement était réglée dans la minute. Les cas difficiles étaient « mis en différé » jusqu'à ce qu'un événement complémentaire vienne trancher.

Ce sont ces qualités pédagogiques et d'organisation qui ont frappé les deux dirigeants hospitalo-universitaires de cette époque aussi visionnaires l'un que l'autre : le Doyen Henri Hermann et Louis Veyret, Directeur Général des Hospices Civils de Lyon. Ainsi, lui fut confiée une double lourde responsabilité visant à doter Lyon d'un outil de formation médicale continue digne de la réputation médicale de la ville. Il fut ainsi nommé responsable des Journées Lyonnaises de Médecine et en même temps rédacteur en chef de la toute nouvelle Revue Lyonnaise de Médecine.

Sa réputation l'amena à réaliser une vingtaine de missions d'enseignement hors de France. En Amérique du Sud et au Maghreb, surtout au Maroc dont il était fier d'avoir reçu la décoration royale. Le critère de qualité étant le fait qu'il était très

souvent réinvité. Ces voyages multiples s'accordaient bien avec sa tendance personnelle qui était le goût d'observer les hommes Il n'y a pas de doute que le choix qui l'amenait à accepter telle ou telle mission s'inscrivait dans un attrait irréprouvable pour l'Islam. Cet attrait, né pendant son séjour quasiment initiatique au Maroc, s'était enrichi par ses lectures.

Ceci nous conduit à son goût de la lecture. Il faut avoir pénétré dans sa bibliothèque qui était, telle la librairie de Montaigne, une pièce presque totalement close, cernée par une masse d'ouvrages, souvent précieux par leur origine et dotés de magnifiques reliures. Il avait une attraction pour le XVIII^e siècle et particulièrement pour Saint Simon. Il possédait plusieurs éditions des « Mémoires » qu'il relisait inlassablement mais aussi de très nombreux autres mémoires dans lesquels il puisait l'idée d'une conférence ou d'un travail lui permettant d'entrecroiser les sources et de déboucher plus souvent sur des conférences impressionnantes par leur érudition. Son inspiration était quelquefois singulière et lors d'une rencontre, relativement récente, il m'avait dit qu'il travaillait sur SADE.

Il fallait le voir feuilleter avec gourmandise ses livres. J'ai le souvenir d'un jour où il s'agissait des *Pensées* de Pascal avec un *ex libris* original : de Beaumarchais, je crois. Il décrivait, avec force détails, l'enquête quasiment policière qu'il avait dû mener pour tracer la trajectoire qui avait amené ce livre dans ses mains. Ce goût pour la lecture doit nous faire comprendre la douleur qu'il ressentait en constatant la baisse progressive de son acuité visuelle qui, finalement, frisait la cécité.

Après sa retraite, ayant coupé toute relation avec le monde de l'endocrinologie, il s'est rapproché des sociétés historiques et des académies : la nôtre où il a été élu en 1978 et celle des Arts, Sciences et Belles Lettres de Lyon. C'était un auditeur attentif qui a conforté dans ces cénacles des amitiés anciennes, en particulier Henri Bricaire qui le reliait à l'école très respectée de Lucien de Genes. Ces affinités étaient entretenues par des échanges culturels. Outre, le XVIII^e siècle français, il admirait la civilisation romaine. Il était aussi respectueux de la rigueur hiérarchique militaire. Cela fait comprendre combien mai 68 a été traumatisant pour lui. Il n'y fut pas actif mais il s'est comporté comme le personnage de Georges Duhamel en spectateur pur : « une intelligence supérieure et impassible qui regarde les hommes de chair et d'âme s'agiter, se grouper et se battre ».

En fait, sa personnalité était dominée par les contrastes :

- concis, rapide, efficace dans le travail, parfois brutal dans un souci de rapidité, il était un aimable compagnon dans les moments de détente, acceptant même l'impertinence, surtout celle des jolies femmes.
- très attaché à sa réussite académique, sa chaire de clinique resta jusqu'au dernier jour son Graal mais à son départ à la retraite, il rejeta les manifestations officielles classiques.
- frugal par nature, il pouvait gloser longuement sur la température idéale pour servir le champagne ou sur la fabrication d'une mousse au chocolat.

- distant et peu communicatif avec sa famille, il insistait dans ses dernières années auprès de sa jeune sœur Christiane pour obtenir des éléments pour reconstituer les souvenirs des siens dont il regrettait de ne pas avoir été assez proche.
- cynique apparemment dans la vie de tous les jours et manipulant un humour décapant, il était animé de scrupules éthiques peu répandus dans ces périodes.
- en même temps, il était libéral, aimant les personnalités originales, même en opposition philosophique. Son libéralisme est allé jusqu'à accepter, avec moi, une cohabitation compétitive.
- avec ses élèves, il était sans indulgence, les compliments étaient rares, il fallait chercher le « *bene amat* » derrière le « *bene castigat* ». Au fil des temps, sous l'effet des soucis de santé auxquels il faisait face avec stoïcisme, grâce à un environnement apaisant, il a, peu à peu, fendu l'armure. Je n'ai compris que très tardivement la profondeur des sentiments qu'il me portait.
- il était très fier au fond des réussites de chacun d'entre nous mais comme il le faisait pour lui-même, il ne fallait pas compter sur la moindre lamentation devant nos difficultés : après une chute, il fallait remonter en selle.

Nous lui devons, bien entendu, l'apprentissage de notre métier mais surtout une formation à la rigueur du raisonnement et à l'organisation de la vie. C'était un **maître**, un vrai.

Nous l'admirions et il nous fascinait. Sa personnalité était si forte que peu ou prou, nous en avons hérité certaines facettes et nous nous prenions parfois à « faire du Guinet ».

Ses élèves sont très nombreux, certains se sont situés brillamment dans la lignée hospitalo-universitaire endocrinologique : Jacques Tourniaire, Roger Putelat, Ivan Bachelot, Jacques Orgiazzi, Michel Pugeat et François Berthezène.

Beaucoup d'autres se sont épanouis sur des chemins parallèles : Nicole Berger, Danièle Chalendar, Jacqueline Trouillas, Bernard Winiki. D'autres, plus engagés dans une recherche fondamentale à la suite de Jean Bertrand, ont vivifié l'unité de recherche endocrinologique pédiatrique de Lyon. Quant à Geneviève Sassolas, on sait l'image internationale dont elle a fait bénéficier l'école endocrinologique lyonnaise.

C'est au nom de tous que je termine en exprimant à Corinne, Philippe et leurs enfants, notre sympathie attristée ainsi que notre affection à Renée qui lui a tant apporté dans la deuxième moitié de sa vie.